Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 60 (1922)

Heft: 15

Artikel: Ein dieze-sat : (patois du Chenit)

Autor: P.A.G.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-217140

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration : Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6 .six mois, Fr. 3.50 - Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace. Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ENTRE NOUS, VOISINE...

ES cloches sonnent... Celles du muguet tremblant qui annonce le retour d'avril, celles de toutes les églises du monde et celles de notre cœur! Ecoutons-les, voisine, ce sont les cloches de Pâques! Elles sont indifférentes et graves; elles chantent comme elles chantèrent l'an passé quand le même jour se leva et comme sans doute elles chanteront aux Pâques prochaines!

On dit: Voici dejà la Semaine sainte, comme le temps passe! On s'arrête un moment pour écouter le pas furtif de ce temps qui s'enfonce dans l'aboli, emportant un peu de nous-mêmes dans les plis de sa tunique, et on repart... Voisine, peut-être repartons-nous trop vite! Je crois que nous ne prenons pas le temps qu'il faudrait pour comprendre, tout au moins essayer de comprendre le sens de la vie et recueillir les belles heures que, malgré tout, elles nous gardent en réserve : Il faut savoir reprendre haleine comme il faut savoir se hâter, pour atteindre le but. Il semble parfois que nous ayons peur de nous reposer dans la paix de la réflexion et pourtant cela est nécessaire tout autant que d'agir. Non que je nie l'importance de notre activité moderne. Elle est intense et ses résultats ont été souvent excellents. Mais on voudrait la dégager de tant d'agitation, de bruit et de gestes inutiles... on la voudrait plus harmonieuse et mieux équilibrée. Et c'est pourquoi il faut, de temps à autre, se faire cadeau à soi-même d'un moment de paisible détente où la pensée, le raisonnement et la gaieté reprendront des forces neuves! Ainsi faisons-nous, Voisine, en écoutant, ce matin, chanter les cloches de Pâques...

L'Effeuilleuse.



EIN DIEZE-SAT

(Patois du Chenit.)

O vo sovini praou, en dièze-sat, que l'avayion démandâ su lé papein dé z'omou vayion démanda su le papelle dé suaîrta po renfoché lou lanstourme, tiêré tserdjé d'empatché lé z'Allemands et lé Français dé sé vini rollié tché no.

On fu don on biau dzeut, avouê Philippe dé Gran-Rotsé, po sé faire à l'inscrire et vouaitié se yavai moyian dé sé faire à baillé on fusi.

Vo sêté azaî que noutron chef dé secchon reisté aoû fin bet de la Coumouna, daou cllian dé bize, c'est portiét net pas ouna pitit'affêre quan fau l'allâ trovâ.

Quan fau li alla daî lou fon daoû Tiu-daou-Tscnet aoû grô de l'hivaî, po quiri on coula neû aoubin on crullion qu'a fallu envouayié dérullié à Mouaîrdze, fau à pou pré tot lou dzeu, s'on veû contâ trai déci à la Panossa, trai aou Sendein et caucon assebin aou Bracheû.

Toparein s'on a dé mau po li allâ, on vadzou lê, on est omai bin recu. Respet po ce l'omou!

Adon, lou dzeu qu'on li fut, on lou trova que plliantavé sé trucllié, en toraillait sa pipa, ouna balla Vaudoise, naîra, qu'embaumâvé lou supérieur.

- Vaî, mé z'ami, tié no deze, mai n'est pas lou tot. E bin on grayion mai dzin dé papein, et po en alla quiri tché no, mé faudraî ouna vouaîrba!

E reflliétsese ouna mi et tot d'on cou ê traîse son patiet dé taba dé sa catsetta.

Atteinté-vaî, vouaique noutr'affêre. Né pas lou proumié yadzou que mé servon dé cé régistrou.

Et no merqua tui doû su lou patiet dé taba. Philippe êré lou proumié, à cambellion su la clliotse. Mé ê mé bouta san-déssu-dézo en travâi su lé frairé

C'est dinsé qu'en diêze-sat on fu rincorpora dai

LA TRISTE IDYLLE

A Mme Rose Huquenin; Mlle D. Echenard; M. R. Almandy.

ETAIT un soir d'arrière-été. Sur tout le Jura pesait une touffeur. Toute la journée, une chaleur leurs et a l'arrière de la company leurs de la co une chaleur lourde avait fait prévoir un orage qui n'avait point éclaté.

En bas, tout au fond de la plaine, au loin, imprécises et scintillantes, les lumières de Lausanne. Tout près, se silhouettant, les forêts, noires, faisant contraste, sinistres un peu. Au-dessus, un ciel rougeoyant où les nuages simulaient de farouches troupes à l'assaut.

Un soir de rêve. De rêve un peu apeuré. Un soir de souvenir surtout et d'appréhension, où l'on attendait quelque chose. Quoi ? Tout. Rien.

Un soir de mystère oppressant.

Devant la maison, Sylvie Verney et sa nièce Suzanne, sur le vieux banc moussu, songeaient plutôt qu'elles ne parlaient, se souvenaient plutôt qu'elles ne songeaient.

Deux songeries, deux souvenirs qu'un seul être alimentait et animait, Paul Verney, le fils disparu, le fiancé perdu.

Sylvie Verney regardait la ville et frissonnait. Suzanne — une Verney aussi — regardait le ciel et espérait.

Peut-être priait-elle.

Le silence entre les deux femmes se faisait pénible, impossible. Sylvie parla:

- Tu penses encore à lui ?
- Tante!
- Ne t'en défends pas... Moi aussi.

Suzanne eut un geste pour se jeter dans les bras de sa tante, mais, refoulant l'attendrissement proche, elle eut un mouvement comme pour essuyer une larme furtive et détourna la tête.

- Il reviendra, reprit la vieille, tu verras. J'en suis sûre. Ce n'est pas possible que la ville m'ait pris mes trois fils pour toujours.
- La mer prend des familles entières de ma-

- Ce n'est pas la même chose! La mer est grande et son large horizon permet tous les espoirs, autorise toutes les chimères...
 - La ville aussi.
- Non. On est marin, on ne le devient pas. Tes cousins étaient des paysans comme ton oncle, comme moi; un jour ils s'en souviendront: la nostalgie les prendra de la terre, de leur terre. Ils lui reviendront et nous reviendront.
 - Je ne crois pas.
- Pauvre petite. Ah! si au moins, avant de partir, lui aussi. Paul avait laissé voir un sentiment quelconque de pitié pour toi, la fiancée qu'il quittait ainsi, s'il avait eu un mot de regret envers son père, d'affection pour moi! Mais rien. Il s'en est allé d'ici, comme on quitte une place qui ne satisfait plus ses goûts; comme il a quitté tant de places à Lausanne! N'importe! Il reviendra, j'en suis sûre. Pourvu qu'il n'attende pas d'être complètement brisé par la vie!

Devant l'espoir tenace de sa tante, Suzanne se questionna avec angoisse : fallait-il ou ne fallait-il pas lui dire? Cette lettre qu'elle avait reçue hier de Paul, cette lettre qui la brûlait sous son corsage, cette lettre, courte et désespérée, tant attendue et qui maintenant lui faisait mal, fallait-il la montrer à Sylvie, à la maman du fils prodigue?

Un combat se fit en elle; son émotion fut visible. Sylvie la regarda fixement, étrangement. Cela faisait rougir Suzanne et à mesure que les couleurs lui montaient au front, Sylvie, elle, pâlissait, graduellement, terriblement. Elle devinait. Il y eut une minute atroce où les deux femmes frissonnèrent jusqu'au tréfond de leur cœur. Suzanne voulut détourner son visage, mais la tante, maintenant, voulait savoir, car, elle le sentait, il v avait du nouveau. Ah! savoir! Aller peut-être jusqu'au fond de la douleur, apprendre des pleurs plus brûlants encore, plus amers, mais savoir! C'est son fils, Paul, son petit, malgré tout! S'il souffre, la maman ne peut l'ignorer, ne devra-t-elle pas le consoler ? Si, mon Dieu! il s'est dégradé, s'il a fauté, n'y aura-t-il pas qu'elle seule à pouvoir, à savoir pardonner? Elle doit savoir! Il le faut!

Le regard de Sylvie était si autoritaire et si pitoyable à la fois que sa nièce fut vaincue. Comme hypnotisée, sans volonté, elle sortit le chiffon de papier, le tendit, puis se ravisant, se mit en devoir de lire elle-même la missive. Sa voix saurait adoucir, masquer, arranger.

Le regard pesant sur elle la fit lire ce qui était écrit, sans changer rien, d'un bout à l'autre de la lamentable histoire.

Paul, ce fils tant chéri jadis, encore préféré naguère, faisait à celle qu'il avait abandonnée, ses adieux. Oui, il partait, allait s'embarquer pour de lointains pays. Il reviendrait plus tard, un jour, réhabilité. Il avait donc failli ? Pour faire un homme nouveau, disait-il, il faut des cieux nouveaux. Donc, il quittait le continent.

Dis à tes parents, écrivait-il, que lorsque je retournerai au village, ils pourront me serrer dans leurs bras. Je te le promets, je serai de nouveau un honnête homme. »

De nouveau? Mais alors?...

Suzanne se taisait, mais Sylvie lui enjoignit, du geste et du regard, toujours ce même regard tragique et fixe :